

# Avec Jean Raspail, *En canot, sur les chemins d'eau du roi*

par Madeleine ROUSSEL



**ACADEMIE DES  
SCIENCES ET LETTRES DE MONTPELLIER**

**2007**

**Site WEB: <http://www.biu-montpellier.fr/academie>**

**Séance du 26/03/2007, Bulletin n°38, pp. 83-97 (édition 2008)**

Depuis un certain temps, je nourrissais l'ambition de parler devant vous, mes chers collègues, d'un romancier contemporain qui a rarement les honneurs (si l'on peut dire...) des médias, que la télévision, notamment, n'invite guère : sans doute craint-on qu'il déclare en direct, comme autrefois Jacques Perret, son attachement au trône et à l'autel, en ajoutant même, comme un de ses personnages, "et aux droits féodaux". Il s'agit donc de Jean Raspail, écrivain voyageur, auteur d'une bonne trentaine de romans, récits ou recueils de nouvelles et, ne l'oublions pas, consul général du Royaume de Patagonie.

Comme je ne pouvais, en moins d'une heure, vous présenter l'ensemble de son œuvre, je limiterai mon propos au dernier en date de ses livres, un récit, paru en 2005, *"En canot sur les chemins d'eau du roi"*, sous-titré : *"Une aventure en Amérique"*, qui relate sa première expédition lointaine ; il avait vingt-quatre ans.

Pour justifier ce choix, je dirai qu'on trouve mieux un auteur dans une œuvre de sa maturité que dans des écrits plus précoces. En outre, Raspail déclare lui-même que "cette longue aventure décida de (son) existence" (p.13). Il lui attache assez d'importance pour l'évoquer deux fois avant d'en faire le récit complet. En 1998, dans *Hurrah Zara*, il invente un épisode qui ne sera pas retenu dans le récit de 2005 et que je vous raconterai plus loin. Mais surtout, quelques années plus tôt, dans *Pêcheur de lunes* (1990), il déclare être né, littérairement parlant, par un matin glacial du printemps 1949, dans un village algonquin, abandonné, vide, nommé Sagonnik, quelque part sur une île du lac Huron. S'étant éloigné de ses compagnons, il y ressent une expérience proprement initiatique : "Tout en ne saisissant

que le vide, je changeais de monde et de siècle, j'avais conscience d'enjamber le temps... Je savais que je venais de découvrir une porte dérobée qui ouvrait sur certains chemins de la vie" (*op.cit.*, p. 14-15). On trouve là, en résumé, une thématique essentielle de Raspail : la quête du temps passé et des peuples oubliés. Bref, ces "Chemins d'eau" nous permettent de tenir les deux bouts de la chaîne : un écrivain confirmé s'y penche sur ses débuts, avec un brin de nostalgie et un soupçon d'humour, et le récit nous offre la possibilité de rencontrer des thèmes favoris de l'auteur, que je ne me priverai pas d'illustrer, chemin faisant, de quelques exemples empruntés à d'autres romans, au prix de très libres digressions.

## **L'AVENTURE**

Un mot d'abord sur cette "aventure en Amérique" qui consistait, en partant de Trois-Rivières au Québec, à rejoindre la Nouvelle-Orléans par les "chemins d'eau" que sont, et surtout qu'étaient, pour les pionniers et les missionnaires, les lacs, fleuves et rivières : en gros, le Saint-Laurent, la rivière Ottawa, les lacs Huron et Michigan, et le Mississippi (avec un seul *p*, selon l'ancienne orthographe). Soit, en quelques chiffres : un itinéraire de 2837 miles (4565 kilomètres), parcouru en 200 jours, du 25 mai au 10 décembre 1949, par deux canots montés par Raspail et trois compagnons, formés comme lui par le scoutisme. Ce trajet est celui qu'a suivi en 1673 le Père Marquette, missionnaire jésuite (1637-1675), sous le patronage de qui était placée l'expédition. Il permettait de traverser tout ce qui a été l'Amérique française, avant les abandons successifs de ces possessions du Nouveau Monde.

"L'équipe Marquette" est jeune : l'aîné, Philippe, a vingt-six ans, Yves et Jacques un an ou deux de moins; Raspail lui-même fête, modestement, son vingt-quatrième anniversaire en ramant dur sur son canot (ou plutôt en "avironnant", selon le terme québécois). Les héros jeunes sont habituels chez Raspail, qui se méfie des adultes, trop raisonnables et raisonneurs à son goût. Dans *L'île bleue*, Bertrand Carré a quinze ans et son adversaire, le lieutenant Franz von Pikkendorff, en a vingt; Philippe-Pharamond de Bourbon, le prince fictif héros de *Sire*, a tout juste dix-huit ans et n'est guère plus âgé quand il reparaît dans *Le roi au-delà de la mer*; des *Sept cavaliers qui quittèrent la ville au crépuscule*, les plus âgés ont trente-cinq ans, le plus jeune, seize; dans *Le jeu du roi*, Jean-Marie a treize ans quand il se met à l'école du roi Antoine.

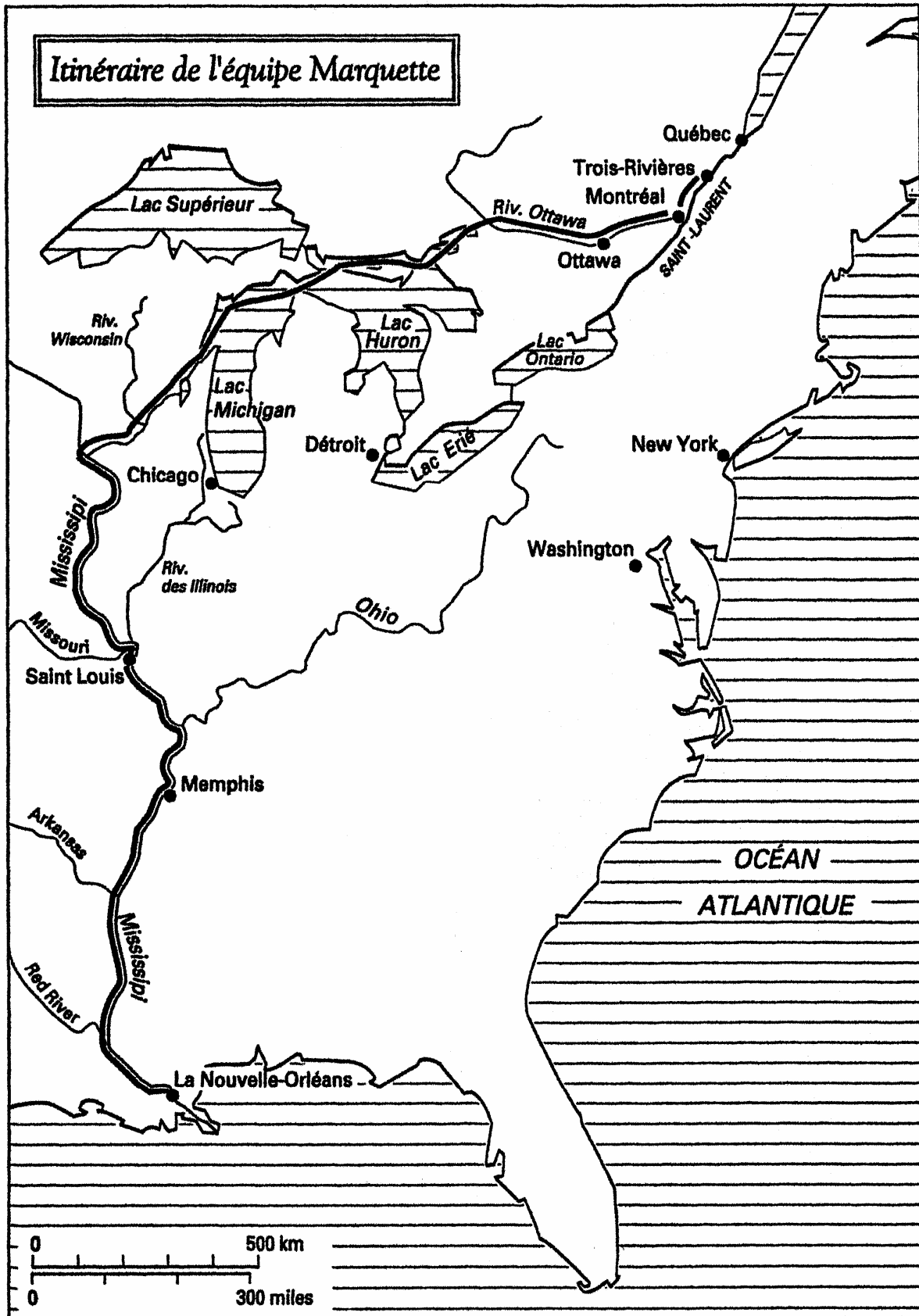
Car ces jeunes gens, s'ils ont l'ardeur et la capacité de rêve de leur âge, sont dépourvus d'outrecuidance et acceptent volontiers d'être instruits par des initiateurs qui leur ouvrent une

tradition. Pour le jeune Raspail, ces initiateurs, qu'il désigne lui-même, sont multiples, à commencer par les auteurs de romans scouts (toute la série des "Prince Eric"), en continuant par Alexandre Dumas et Théophile Gautier (*Le Capitaine Fracasse*), qui éveillent et stimulent sa soif d'aventures, pour en arriver au film de Jacques Becker, *Rendez-vous de juillet*, qui sort au début de l'année 1949, et dans lequel il trouve une invitation à "changer de vie" (et non, précise-t-il, à "changer la vie"). Après des études nonchalantes, et décevantes, il découvre ainsi sa voie : il sera explorateur. Oui, mais que reste-t-il à explorer ? La rencontre de l'abbé Tessier, un prêtre canadien, l'initiateur décisif, lui fait faire connaissance avec le P. Marquette et "les chemins d'eau du roi".

En fait, le jeune Raspail rêvait déjà du Canada, mais il regardait vers le nord, vers la baie d'Hudson, et vers "les vents glacés de l'Arctique" (p.19), montrant déjà ainsi son goût, qui ne se démentira pas, pour les climats extrêmes, pour le vent, le froid, la pluie et la neige qui règnent notamment sur l'Amérique australe, où le soleil ne paraît en moyenne que cinq jours par an : c'est le cadre, superbe et désolé, de *Qui se souvient des Hommes...* et de *Adios, Tierra del Fuego*, auquel l'extrême nord du Japon, dans un chapitre de *Pêcheur de lunes*, n'a rien à envier: le vent sibérien qui souffle sur Hokkaïdo est aussi glacial que celui qui bouscule les montagnes de nuages sur la Terre de Feu. Aussi, l'idée de descendre vers le sud, au lieu de monter vers le Grand Nord canadien, a priori, ne sourit guère au jeune homme. Mais l'abbé Tessier le rassure vite : l'itinéraire qu'il propose offrira autant de difficultés, de dangers, d'intempéries même, à défaut de glace, qu'une expédition arctique (p.24 et 39).

De fait, si le climat (il faudrait dire : les climats, car du nord au sud, la météorologie n'est pas la même), qu'affrontent les "canotiers" (c'est ainsi qu'on dit au Canada) est moins rigoureux que celui de la Baie d'Hudson ou de la Patagonie, il lui arrive de lui ressembler un peu. Lors de l'embarquement à Trois-Rivières, le 25 mai, le froid est piquant, et le vent du nord souffle si violemment que les canots peinent à prendre le large (p. 29). Et dans la suite, ne manquent ni (je cite), les rafales (p.29), ni la pluie (p.31), ni un "temps épouvantable" (p.76), à moins que ce ne soit un "temps exécrable" (p.192), ou "vent glacé et pluie violente" (p.71) ou encore "fort vent et pluie dense " (p.133) ou "pluie lourde et froide" (p.183), qui satisfont, et au-delà, le désir de dépaysement nordique des jeunes gens.

Si le ciel est peu clément, les chemins d'eau ne sont pas non plus un long fleuve tranquille. La navigation y est périlleuse, et les aménagements qui en diminuent les dangers n'étaient qu'ébauchés quand Raspail et ses compagnons s'embarquent dans le sillage des "canotiers" d'autrefois. C'est dire que, pour affronter la "cavalerie de vagues écumantes", comme à Lachine (p.61), ou les bancs de sable incertains du Mississippi, mieux vaut savoir



naviguer, et le narrateur décrit volontiers équipements et manœuvres. Raspail connaît bien la marine, à voiles ou à rames. Comme lui, nombre de ses personnages ont le pied marin : depuis Pedro de Luna, surnommé "le pape de la mer" (dans *L'Anneau du Pêcheur*), jusqu'au

jeune Jean-Marie, du *Jeu du Roi*, qui navigue, avec Ségolène, sur les côtes du Ponant, en passant par la plus séduisante des Pikkendorff, Elena, d'abord vedette des régates mondaines et princières, puis capitaine d'un bateau-piège chasseur de sous-marins allemands pendant la guerre 1914-1918 (in *Hurrah Zara*). Quant à Orélie-Antoine de Tounens, roi de Patagonie, s'il n'est pas marin lui-même, il traverse plusieurs fois l'Atlantique sans que coups de mer et tempêtes lui fassent perdre son équilibre et sa dignité. Ce n'est que justice si Raspail, reconnu comme "écrivain de marine", peut revêtir l'uniforme de capitaine de frégate (sans en porter les galons), comme le montre une photographie, prise en mai 2006 à bord de la frégate Latouche-Tréville.

Dans *Les Chemins d'eau* sont décrites la technique de navigation contre ou dans le courant (p.181) et, quand celui-ci devient un rapide infranchissable, la technique du portage (p.73-74) : les deux équipiers d'un canot se chargeant, l'un du canot, porté renversé sur la tête comme un énorme couvre-chef, l'autre, du matériel, emballé bien serré et porté, à l'indienne, arrimé au front par une courroie – soit une cinquantaine de kilos de part et d'autre, avec laquelle les canotiers doivent parcourir "le chemin de portage", souvent accidenté et peu praticable, peu entretenu, surtout, parce que désormais peu ou pas fréquenté.

Savoir naviguer ne permet pas toujours d'éviter le naufrage, et les canotiers en font plusieurs fois la rude expérience, avec tous les dégâts qui en résultent (p.250), dégâts matériels, sinon physiques, bien que Yves ne sorte du rapide qui a failli l'emporter que "presque mort" : heureusement, à vingt ans, on ressuscite vite ! Pour traverser le lac Huron, la carte qu'ils doivent utiliser est une vraie carte **marine** (p.191) et aux dangers de la nature s'ajoute celui d'une possible collision avec les cargos qui sillonnent les Grands Lacs (p.212). Bref, Raspail n'a pas honte d'avouer qu'à certains moments, il avait peur – et on le comprend ! Pour conclure dignement leur expédition, ils avironnaient sur un Mississippi apparemment paisible quand une tornade s'est levée, qui a mis à mal leurs deux canots, et aussi la plupart des bateaux qui leur faisaient une escorte d'honneur pour leur arrivée dans l'Etat du Wisconsin (p.291). Mais il en faudrait davantage encore pour décourager quatre grands scouts, qui accueillent le beau temps comme des "vacances", pendant lesquelles, faute d'émotions fortes, ils craignent de s'ennuyer (p.254).

Pourtant, il ne leur déplaît pas que la nature cesse de se montrer redoutable et, à maintes reprises, ces disciples de Baden Powell dressent leur tente dans des endroits dont ils peuvent goûter la beauté paisible et la solitude. C'est ainsi une idyllique petite clairière peuplée d'écureuils (p.100) ou un "paradis" au bord d'une crique hospitalière (p.143), ou encore une île, non moins paradisiaque (p.175). La faune abonde, les animaux ne sont pas

plus craintifs qu'au "lendemain de la création" (p.249), un couple de chevreuils vient rendre visite aux campeurs (p.185), et l'aurore verse sur le paysage "une lumière de matin du monde" (p.161). Même sur les bancs de sable peu sûrs du Mississipi, il leur est arrivé de passer de "divines soirées", loin du monde et du bruit, en égrenant tout le répertoire des chansons scoutées (p.338).

On connaît l'importance du **jeu** dans la pratique du scoutisme, et les quatre compagnons ne manquent pas d'y sacrifier. Leur grand jeu le plus commun, c'est, chaque fois que l'occasion s'en présente, l'installation quasi-rituelle du camp : port de l'uniforme et du foulard, disposition réglementaire de la tente et du matériel, et salut aux couleurs (ex: p.53). Le cérémonial est particulièrement solennel quand il se déroule dans ce qui reste de l'enceinte du fort de Petite-Nation ou du fort de Chartres (p.101 et 319). Déjà, au premier soir de leur expédition, Raspail a pris possession au nom du roi de France, selon le cérémonial requis, d'un îlot du Saint-Laurent, qu'il baptise "île Notre-Dame de Bonne-Nouvelle" : ce que, cinquante ans après, le même Raspail commente : "jeu de gamins attardés", sans doute, mais "tout jeu de symbole...se doit d'être joué sérieusement" (p.37) et il rappelle sans déplaisir qu'il a lui-même "joué à ces jeux-là"(et qu'il continue), notamment en empruntant à Orélie-Antoine de Tounens le royaume de Patagonie dont il s'est proclamé le consul général. Il en a fait un "univers littéraire", "une sorte d'espace de résistance", signalé par le drapeau bleu, blanc, vert qui flotte un peu partout dans le monde car, *dixit* André Frossard, "il y a plus de Patagons qu'on ne pense" (*Adios...*, p. 254, 256, 360, 363).

Au crédit de l'esprit scout, on peut mettre un incurable optimisme, une joie de vivre qui se rit de l'adversité : d'un bain forcé dans un rapide, les canotiers sortent "trempés, mais joyeux" (p.71); après une série de mésaventures, le narrateur conclut : "nous avons bien ri... nous étions magnifiquement heureux" (p.167); plus le sport est dangereux, plus il est "amusant" (p.98 et 137); il procure le bonheur du cow-boy qui a dompté son cheval (p.114), un "bonheur d'obstination" (p.134), qui laisse l'homme "épuisé, mais heureux, parce que le boulot a été fait" (p.44). Aussi, se courbant de nouveau sur les avirons après une escale confortable, Philippe peut-il s'écrier : "Le plus dur est fait; à nous la belle vie !" (p.223).

Il est vrai que Raspail n'utilise son journal de bord qu'avec un certain recul amusé, et ne se prive pas d'en garder, ou d'y ajouter, quelques touches d'humour. Ainsi, il décrit sur un ton plaisamment épique les assauts redoutables des maringouins, contre lesquels la seule défense efficace est une pommade de composition indéterminée, mais de puanteur indiscutable, "à mi-chemin du munster en bout de course et de la chaussette de collégien dans les internats d'autrefois" (p. 118). Sur un chemin de portage, Raspail se trouve nez à nez avec



un ours – sans doute un grizzly : simple et brève rencontre, d'une parfaite courtoisie : en vouvoyant poliment l'animal, le jeune homme l'invite à lui céder le passage, en invoquant son droit de priorité, et l'ours obtempère sur-le-champ (p.138). L'un des quatre canotiers, Philippe, est présenté comme un "ciseleur de calembours" (p.139), ce qui nous vaut quelques à-peu-près : lorsque de nombreux bateaux de plaisance viennent faire escorte aux deux canots, il parodie Corneille :

"Nous partîmes à quatre, et par un prompt renfort  
Nous nous vîmes trois mille en arrivant au port".

Jacques, de son côté, chargé de l'intendance, numérote les "riz au lard" qui figurent souvent au menu de l'équipe, aussi soigneusement que le chef de la Tour d'Argent numérote ses célèbres canards au sang (p.54).

Même s'ils refusent de se prendre au sérieux, les canotiers ne manquent pas d'amour-propre. Sont-ils en difficulté ? En danger ? Ils réagissent vigoureusement : "Nous n'allions pas nous dégonfler !" (p.163); "Appeler au secours ? Ça, jamais !" (p.206). Ils refusent l'humiliation d'être trouvés en posture de naufragés (p.258). Que le vent contraire et le court délai dont ils disposent rendent difficile leur arrivée à l'île Mackinac comme à la Nouvelle-Orléans (pp.215 et 342), qu'importe ! Refusant toute assistance, ils "s'arrachent" et terminent la traversée "en beauté".

Les canotiers ne sont pas seuls à savoir s'amuser : par deux fois, les autorités canadiennes leur réservent un accueil faussement musclé; au centre atomique canadien – *top secret* – où les jeunes gens abordent sans méfiance, puis à Burlington (Ontario), ils sont arrêtés par des agents de sécurité, menottés, et conduits devant un juge qui les tance sévèrement pour divers chefs d'accusation, avant de les acquitter dans un grand éclat de rire au terme de la plaisanterie. Pourquoi cette mise en scène ? Pour rien, pour le plaisir, pour "jouer", comme "de grands gamins décontractés" (pp.142 et 311).

L'expédition Marquette remporte un succès médiatique et populaire dans les régions qu'elle traverse, ce qui vaut à ses héros toutes sortes de rencontres et de réceptions où ils sont accueillis et fêtés chaleureusement. Cela va du pique-nique bon enfant qu'ils partagent avec un curé canadien et six bonnes sœurs venus les rejoindre à leur campement en pédalant vaillamment sur d'archaïques vélocipèdes (p.263) à l'hospitalité raffinée que leur offre une charmante vieille dame servie par le plus stylé des majordomes (p.212). A l'autre bout de leur itinéraire, en Louisiane, ils sont reçus par d'autres charmantes vieilles dames qui rappellent à Raspail "(sa) grand-mère de Touraine" (p.340).

A maintes reprises, les canotiers sont accueillis en hôtes de marque : cérémonies, discours, cocktails, dîners, logement offert dans les meilleurs hôtels, et tout ce côté mondain de leur aventure est loin de leur déplaire. Uniforme scout ou tenue civile, ils soignent leur mise, et se montrent parfaitement à l'aise dans un salon d'ambassade ou de yacht-club, une coupe de champagne à la main. Nous retrouvons là un thème familier à Raspail, son goût pour un art de vivre élégant et raffiné, mais sans pose ni raideur, celui par exemple qui règne encore, en 1939, dans les gentilhommières tourangelles de *L'Ile Bleue* et qu'il regrette de voir disparaître peu à peu, comme disparaît le bon, le vrai français, qui cède la place aux "jargons franco-branchés contemporains" (p.327).

Canadiens ou Etats-Uniens, leurs hôtes sont heureux et fiers de les recevoir, et leur hospitalité pousse la générosité jusqu'à pallier leurs ennuis de trésorerie en faisant une quête à leur intention (p.232) et même, après la tornade qui a dévasté et vidé leurs canots, en leur offrant un rééquipement complet. Il est vrai que le directeur du grand magasin où ils sont invités à se servir sans compter est un ancien élève des "Robes Noires", et le patronage du Père Marquette vaut pour lui toutes les cartes de crédit (p.293-4). L'Amérique de 1949 a vraiment de bons côtés...

## **LE VOYAGE DANS LE TEMPS**

Mais le but de l'expédition n'est pas (sauf par intermittence) la découverte de l'Amérique moderne; il s'agit, pour les quatre scouts, de remonter le temps, pour des retrouvailles avec un passé vieux de deux siècles, celui d'une Amérique largement explorée et évangélisée par des Français, de Jacques Cartier au Père Marquette. Après un rapide historique, l'abbé Tessier fixe le programme qui les attend : "Avec vos canots... vous ne quitterez pas la France du roi. Aussi loin qu'on se le rappelle, ce sont toujours les hommes de France qui sont arrivés les premiers. Ils sont les seigneurs de ces eaux. Vous naviguerez dans un flot de souvenirs" (p.26).

Les voyageurs s'appliquent à mettre fidèlement leurs coups d'aviron dans le sillage de leurs devanciers, en suivant ce que leur apprennent les deux "bibles" auxquelles ils se réfèrent successivement : *Les engagés du grand portage* de Léo-Paul Desrosiers sur les canotiers d'autrefois, et les *Relations* des Pères Jésuites sur l'itinéraire du Père Marquette.



A plusieurs reprises, Raspail témoigne de leur souci de loyauté à l'égard de leurs modèles. Ils veulent "jouer le jeu sans tricher" (p.52), en refusant des facilités inconnues autrefois (p.66) préférant, par exemple, pour passer des rapides, un portage laborieux aux commodités d'une "espèce d'ascenseur" – autrement dit, un canal latéral et ses écluses.

Déjà, le nom donné aux deux canots est une marque de fidélité au passé : le *Huard* désigne "un oiseau emblématique du Canada", totem d'un clan huron et le *Griffon* reprend le nom d'un bateau lancé sur les Grands Lacs par Cavelier de La Salle (p.57). Le *Griffon* historique n'a d'ailleurs pas eu de chance, puisqu'il a sombré au cours de sa seconde traversée – peut-être victime d'un noir complot (p.237)... Les canotiers ont tenté de retrouver son épave, sans réussir à percer le mystère – qui garde ainsi tout son charme : "bonheur de l'illusion !" (p.247). Le passé recèle d'autres "mystères", stimulants pour l'imagination, comme celui d'un astrolabe qui aurait pu appartenir à Champlain et qui fait partie de "la légende de l'Outaouais" (la rivière Ottawa) (p.132) ou encore celui qui entoure la mort de Cavelier de La Salle (pp.237-242).

Les canotiers sont donc amenés à faire des allées et venues entre le passé qu'ils revivent et le présent où ils font escale. Ces allées et venues dans le temps sont familières à Jean Raspail : dans *Sire* ou *Le Roi au-delà de la mer*, le récit oscille entre la Révolution et l'époque contemporaine et, dans *L'Anneau du pêcheur*, les remontées à travers les siècles vont jusqu'à la papauté d'Avignon et le grand schisme. Dans les *Chemins d'eau*, Raspail se présente à ses hôtes américains, lui et ses compagnons, comme "des messagers, des passeurs sur les chemins d'eau du roi entre autrefois et aujourd'hui" (p.233), ou encore comme "des passeurs de mémoire" (p.269).

De fait, le passé est – si j'ose dire – très présent pour les jeunes gens et l'évocation historique de leurs devanciers établit avec eux une sorte de familiarité. Déjà, l'inscription à demi effacée que Raspail déchiffre sur un mur : "Hudson Bay Compagny" lui paraît "un signal vivant à l'orée du passé" de sorte que "des bruissements de rames semblaient nous suivre et nous précéder" (p.69). Leur expérience quotidienne leur fait vivre les aventures et mésaventures des canotiers qui, jusqu'à la fin du XIX<sup>ème</sup> siècle, ont emprunté les mêmes "chemins d'eau", jusqu'à leur donner le sentiment d'une présence : lors d'un portage, le narrateur évoque les "milliers d'hommes (qui) étaient passés par là... Je les devinais sous les arbres, l'un derrière l'autre, un pas après l'autre, lentement..." (p.126).

C'est avec le Père Marquette que la proximité est la plus grande; les jeunes gens calquent si bien leur itinéraire sur celui du missionnaire que les deux canots de 1673 et les deux canots de 1949, malgré deux siècles et demi de distance, semblent ne plus faire qu'une

seule expédition, "réunis au ras de l'eau où tous ensemble nous avironnions par les mêmes lacs et rivières" (p.286). Les scouts ont donné deux ou trois millions de coups d'aviron comme les compagnons du Père "ce qui nous les rendait fraternels" (p.334) et, sur le Mississipi, ils rencontrent la même faune aquatique, ce qui "encore une fois, (les) réunit" (p.289).

Le souvenir du Père Marquette est d'ailleurs resté vivace dans les régions traversées. Dans l'île de Mackinac (lac Huron), une statue lui a été élevée, au pied de laquelle les canotiers et leurs hôtes vont se recueillir (p.220); plus loin, sur la Fox River, la petite ville de Berlin a gardé le souvenir du séjour du Père chez les Indiens Mascoutens et, avec l'aide des derniers représentants de la tribu, restés catholiques, a été reconstituée la cabane où le missionnaire a vécu, "habitée" par un mannequin qui le représente ; "nous étions étrangement impressionnés" avoue Raspail, par ce que Yves a appelé "la visite au patron" (p.281).

Cette familiarité avec leurs devanciers permet aux jeunes gens d'éprouver "la perception physique, charnelle, de vivre hier et non aujourd'hui", comme si "la fuite du temps nous avait oubliés en amont du cours de l'histoire" (p.55); "l'enjambement imaginaire du temps" fait pour eux "des amis" de ceux qui ont connu les mêmes difficultés (p.158); souvent, au cours de leurs escales dans la nature sauvage, ils ont passé "d'excellents moments, flottant entre le XVIIème et le XIXème siècle" (p.316).

Quand ils s'arrêtent au fort de Chambly, ils s'amuse, très sérieusement, à en construire une maquette en bois qu'ils incendient ensuite, comme le fort lui-même a été incendié par les Anglais en 1763 : "ainsi, le présent rejoignait le passé" (p.42). Au fort de Chartres, où ils campent deux jours, Raspail imagine l'atmosphère qui devait y régner, avec sa "gaîté très française" et "sa jolie politesse" (p.320). D'une vitrine, il exhume des documents qui lui font connaître des membres de la garnison, au point que, dit-il, "j'étais l'un d'eux, je veillais aux frontières oubliées" (p.327).

Ces rencontres entre deux époques différentes ne sont pas rares chez Raspail. Non seulement, par exemple, le dernier "Benoît" traverse le XXème siècle en vivant encore comme les lointains successeurs de Pedro de Luna "hors du siècle et hors du temps" (*L'Anneau du pêcheur*, p.105), mais le romancier ethnologue fait lui-même des incursions dans "cet univers intemporel où l'on retrouve comme un rayon de lune le souvenir de peuples oubliés" (*Pêcheur de lunes*, p.7), des peuples comme les Ayakalufs de la Terre de Feu, les Aïnous de Hokkaïdo, ou telle peuplade disparue des Caraïbes. Ainsi se rejoignent le siècle présent et la préhistoire, dont ces malheureux sont en quelque sorte des rescapés.

Chez leurs hôtes américains, le souvenir de la vieille Europe subsiste encore en 1949 – depuis, note Raspail avec le recul du temps, "tout est allé très vite" (p.269) – mais pour la

majorité d'entre eux l'Amérique française relève "d'un monde disparu", dont les canotiers se font "les explorateurs posthumes" (p.49) (ce que Raspail a été plus tard pour d'autres civilisations). En effet, les Anglais ont supplanté les Français, avant d'être eux-mêmes supplantés par des immigrations germaniques, scandinaves ou autres, comme "une succession de bernard-l'ermite dont les derniers arrivants ignoraient tout des premiers occupants des lieux" (p.219). Mais Raspail rend hommage à la "longue mémoire des Indiens" (p.227), dont certains au moins sauvegardent des techniques traditionnelles : le vieux Moïse Cadorette, qui a construit les deux "vrais" canots, a appris le métier auprès d'un grand-père huron (p.25).

C'est encore dans le Sud profond que la mémoire est le plus fidèle. Quand les canotiers y arrivent – nous sommes en 1949 – la ségrégation raciale est encore en vigueur, ce qui les choque, mais modérément, tant Blancs et Noirs semblent s'en accommoder. A Vicksburg, la bataille qui a fait de la ville le "Verdun des Sudistes" reste un souvenir vivace, auquel Raspail compare, avec sympathie, le souvenir des guerres de Vendée (p.340). A ses yeux, les Confédérés se sont battus moins pour le maintien de l'esclavage que pour la sauvegarde "d'une patrie charnelle... d'un style de vie, une façon d'être et d'envisager le bonheur, des usages, une certaine urbanité" (p.339). En outre, et surtout, ils sont des représentants du type favori de Raspail, celui du héros vaincu mais non abattu, et qui ne regrette rien, dont les légionnaires de Camerone, cités à plusieurs reprises, sont le meilleur exemple. Bref, conclut l'auteur, "nous étions sudistes, nous aussi" (p.339). En témoignent, les petits drapeaux des Confédérés arborés à la proue des deux canots, à l'image des croix de Saint André frappées de treize étoiles qui flottaient encore sur les bâtiments publics.

Mais, en bien des endroits, le temps a fait son œuvre, par une érosion naturelle : le fort La Baye, construit en bois comme bien d'autres, a complètement disparu : "sur le terrain, plus rien ne subsiste" (p.275), au point que la nostalgie ne sait où prendre appui. Ailleurs, si la toponymie française est encore en usage (avec une prononciation plus ou moins adaptée), "il ne reste rien du passé", ni vestiges concrets, ni mémoire (p.296). En outre, si l'on découvre quelques rares traces des temps anciens, on les sait vouées à une disparition prochaine et définitive : comme Raspail lui-même plus tard, en d'autres lieux, les canotiers ont le sentiment de terminer une histoire. Ils sont les derniers à utiliser le dernier "reposoir", ils "ferment la marche" (p.125), le Père Marquette avait "ouvert la route; nous la fermions" (p.283).

Comme si le temps ne suffisait pas à détruire, les hommes se chargent de provoquer des changements qui dénaturent les paysages. Les travaux de construction d'un barrage dévastent les deux rives de l'Outaouais (la rivière Ottawa) (pp.148-150). Déjà, les bateaux chargés de touristes commencent à sillonner les lacs, au détriment des embarcations légères

traditionnelles, et Philippe constate avec un mélange de mépris et de regret : "nous allons devoir composer avec ça" (p.172). Quand Raspail revient en Amérique bien des années plus tard, il constate tristement l'invasion accrue de la nature par ce qu'on est convenu d'appeler le progrès : l'île Sainte Hélène où il avait campé dans une totale solitude est devenu un "parc de loisirs" (p.55), le fort Chambly est envahi par "des pique-niqueurs sans mémoire" (p.41), et les amateurs de raft encombrant les rivières (p.189). Entre 1949 et 1996, l'afflux des touristes a gâché les paysages où il avait rêvé: "tous ces gens effrayaient les ombres dont j'avais autrefois senti la présence" (p.136).

Pis encore, les hommes eux-mêmes sont victimes de ce "progrès". Des Indiens, chassés de leurs terres, ont délaissé leur village pour émigrer plus loin, dans un triste bidonville. Ces Algonquins étaient "un peuple de seigneurs" mais, "coupés de leur vie d'autrefois, jetés dans un monde étranger" (p.199), ils se sont abâtardis et dépérissent peu à peu, comme ces peuples oubliés dont Raspail, plus tard, a recherché les traces. Le Québec lui-même, qui puisait sa force dans ses familles nombreuses, comble à présent son "déficit démographique" par des milliers de nouveaux arrivants "qui ne sont pas (ses) enfants" (p.47) : ce disant, Raspail ne pense sans doute pas seulement au Québec...

Les canotiers, eux aussi, sont guettés par une certaine mutation : lassés de la navigation monotone sur le Mississipi, ils se distraient en écoutant la radio : "ce cadeau, à l'anachronisme inversé" rompait "le lien avec le passé": "entre le Père Marquette et l'équipe Marquette, le fossé, insensiblement, se creusait" (p.304). A force d'utiliser du matériel américain, des mots américains, les jeunes gens étaient, peu ou prou, "en train de changer de peau" et surtout de changer d'époque : "Je découvrais l'Amérique, non plus celle du temps des Français, mais celle du siècle où je me trouvais" (p.305). Pour échapper à ce "bain américain" qui risque de les détourner de leur but premier, les canotiers ont recours à un antidote : quand les circonstances s'y prêtent, ils montent leur camp ("toute la panoplie, pavillon déployé en haut de son mât, canots et matériel rangés au carré" p.307) sur quelque banc de sable du fleuve, où ils s'installent avec un soupir d'aise: "enfin, chez nous !"

**LE TRONE ET L'AUTEL**  
**ou, plus exactement :**  
**LA PATRIE ET LE SACRE**

Dans la colonisation française du Nouveau Monde, deux hommes, parmi tant d'autres, ont joué un rôle essentiel, chacun dans son domaine propre : le P. Marquette n'a exploré le Mississippi que pour apporter l'Évangile aux Indiens, alors que Cavelier de La Salle prenait possession du terrain au nom du roi. Sans doute est-ce la raison pour laquelle les Américains ont préféré statuer le premier, l'action proprement politique du second leur portant quelque peu ombrage. La France, elle, les a oubliés tous les deux : nous y reviendrons.

Presque d'entrée de jeu, Raspail avoue avoir toujours "marché à l'imagination" (p.16). Aussi n'est-il pas étonnant qu'il se sente des affinités avec les pionniers qui ont donné à la France un fugace empire américain. Tout commence, comme disent les journalistes, avec Jacques Cartier, reçu en 1534 au Louvre par François Ier. Pour convaincre le roi de la nécessité d'une expédition, "assurément, écrit Raspail, il *invente*, à partir du peu qu'on savait, la tête emplie de *songes* grandioses" (p.21). Les coureurs des bois qui le suivent sont en quête d'un "mythe": le passage vers la Chine (p.61); et l'auteur insiste : "l'Amérique française a été bâtie sur le rêve" (p.63), "la Louisiane du roi de France"... est sortie tout entière du "formidable rêve" de Cavelier de La Salle (p.220). La "furieuse soif d'horizons" qui animait les Français les a lancés "à la poursuite d'un royaume qu'en fait ils portaient en eux" (p.127). Les historiens pourraient discuter ces affirmations, mais elles présentent l'intérêt de traduire surtout un état d'esprit qui est celui de Raspail lui-même; à preuve, cette phrase qu'il met dans la bouche du général Franz von Pikkendorff, et qu'il cite deux fois : "nous mourons tous pour le même empire, celui... que nous portons en nous" (*Le Jeu du roi*, p.100 et *Hurrah Zara*, p.112).

Puisque j'ai cité le nom de Pikkendorff... En 1949, Raspail était encore loin d'avoir imaginé cette noble famille germano-austro-franco-anglaise, obstinément catholique et francophone, dont tous les représentants incarnent un idéal chevaleresque, anticonformiste et, pour tout dire, anachronique. Aucun de ses membres ne peut donc apparaître dans le livre de bord des canotiers : Raspail a vu là sans doute une regrettable lacune et, dans *Hurrah Zara*, il imagine avoir retrouvé la trace d'un François-Louis de Pikkendorff, en garnison au fort de Chartres (*op.cit.*, p.67), mais il n'a pas inséré cet épisode fictif dans le récit qui devait refléter au plus près la réalité de son expédition.

Souligner avec insistance la capacité de rêve, l'esprit d'aventure des Français, c'est aussi pour Raspail l'occasion de les opposer au pragmatisme anglo-saxon. Pendant que les coureurs des bois poussaient toujours plus loin leurs expéditions "au plus lointain de leur imagination" (p.64), "les Anglais, retranchés dans leurs six colonies..., labouraient, défrichaient, plantaient, achetaient, prospéraient, et importaient de Guinée leurs premiers esclaves noirs" (p.65).

Tous les territoires que découvraient les pionniers français, ils en prenaient possession au nom du roi; Jacques Cartier, le premier, érige au bord du Saint-Laurent "une immense croix de bois frappée d'un écusson à fleurs de lys" (p.21); de même, tous les autres, "sur leur route, ont planté des croix, des poteaux écussonnés aux armes de France" (p.23). Les forts bâtis par Cavelier de la Salle étaient "des établissements français où flottait le drapeau du roi" (p.220). A la Pointe aux Barques, sur le lac Michigan, Raspail constate avec jubilation : "Ici, le roi de France a régné sans partage jusqu'en 1763" (p.255).

Car Raspail ne se cache pas d'être royaliste, au moins de cœur et de principe; des romans comme *Sire* et *Le roi au-delà de la mer* le montrent assez. Dans *Les chemins d'eau*, je l'ai signalé plus haut, il prend lui-même symboliquement possession, au nom du roi (et non du président Vincent Auriol !) d'un îlot inhabité du Saint-Laurent qu'il baptise "île Notre-Dame de Bonne-Nouvelle" (p.34); pour justifier ce nom, il évoque l'église parisienne placée sous ce vocable – et ne résiste pas à l'envie d'une digression historique : c'est dans le voisinage de cette église que s'étaient postés le baron de Batz et quelques compagnons, le 21 janvier 1793, pour tenter d'arracher Louis XVI à la guillotine. Pour faire bonne mesure, Raspail rappelle aussi les quelque trente mille personnes qui se sont rassemblées à son appel, sur la place de la Concorde, pour marquer le deux centième anniversaire de l'exécution du roi (p.36-37).

C'est dire que Raspail a peu de sympathie pour la République, héritière de la Révolution, et surtout pour son personnel. Il le fustige ailleurs durement, dans *Le Camp des saints*, déjà, où l'on voit l'avachissement des pseudo-élites politiques, qui fait de l'Occident, et de la France en particulier, une proie facile pour les immigrants, pacifiques mais innombrables, venus du Tiers-Monde. Dans *L'île bleue*, il décrit avec une ironie parfois féroce la fuite, en 1940, des smalas ministérielles vers Bordeaux, *via* la Touraine. Enfin, dans une nouvelle des *Hussards*, "La passation des pouvoirs", il s'en donne à cœur joie, en jetant dans le même sac gagnants et perdants d'une élection présidentielle, qui ne se joue qu'entre fripouilles.

Dans *Les chemins d'eau*, Raspail reproche à la République son ingratitude à l'égard de Cavelier de La Salle : des épaves de ses bateaux, qui ont été retrouvées au large du Texas,



devraient revenir à la France – laquelle n'en a cure, "Cavelier de La Salle ne figurant pas sur le registre officiel républicain des héros nationaux" (p.244); c'est pourquoi ce pionnier n'a même pas une rue qui porte son nom, et le romancier de proposer : on pourrait bien lui attribuer le boulevard dédié à l'autre Raspail, François, l'apologiste du camphre, natif de Carpentras, qui n'est, selon son lointain collatéral, qu'un "hurluberlu démagogue de l'éphémère seconde République" (p.242) (!).

Toutefois, si la France n'est plus un royaume, elle est toujours la France, et les canotiers ont conscience de la représenter, celle d'hier comme celle d'aujourd'hui. Aussi, leurs canots arborent-ils à la poupe le drapeau tricolore et, à la proue, un guidon fleurdelysé (p. 107). Leur patriotisme se manifeste parfois avec une joie presque enfantine, lorsque la toponymie française les fait s'écrier : "Nous étions chez nous !" (p.255), ou lorsqu'ils observent que, passant du Canada aux Etats-Unis, "on ne quittait pas les chemins d'eau du roi" (p.207).

Avec une fierté nationale rétrospective, Raspail évoque les exploits des pionniers, même peu connus, comme ce Pierre de la Vérendrye qui, vers 1730, accompagné de ses trois fils, est arrivé jusqu'aux Montagnes Rocheuses, "en construisant des fortins qu'il laissait derrière lui comme les pierres du Petit Poucet" (p.210). A côté des pionniers, il y a les héroïnes; par exemple, Madeleine de Verchères, quinze ans, qui organise la défense de sa maison contre une horde d'Iroquois : pour tromper les assaillants, elle dispose des soldats factices au sommet de la redoute (p.46), en utilisant un stratagème que Raspail prête à plusieurs reprises à des personnages de ses romans, et dont il avoue la source : les bandits d'Agostin dans *Le Capitaine Fracasse*.

C'est en 1673 que se produit "l'éclosion du rêve", avec l'entrevue, préparée par Cavelier de La Salle, entre le marquis de Frontenac et les Iroquois (p.79) : une véritable mise en scène soigneusement réglée, "comme une machinerie de ballet, qui laisse les Indiens éblouis" (p.81) et qui donne l'image éclatante d'une "France en majesté" (p.80). Une scène analogue se déroule un peu plus loin, autour de Daumont de Saint-Lusson, officier du roi (p.207) : érection d'une croix et d'un poteau écussonné aux armes de France, chants religieux, et harangue aux Indiens. Dans les deux cas, les Français s'assurent, non une conquête par la force, mais une "domination de parade" ou, mieux, de prestige (p.209), et définissent un programme de colonisation libérale (p.82), parfaitement "antiraciste", dirait-on aujourd'hui, puisque les unions mixtes sont préconisées. Le tout, fort différent des pratiques des puritains de la Nouvelle-Angleterre : aussi, conclut Raspail, "les premiers ont été aimés, et les seconds, détestés" (p.209).

En ce même été 1673, le P. Marquette et ses quelques compagnons atteignent le Mississippi, que Cavalier de La Salle descendra jusqu'à son embouchure, qu'il atteint en 1682. Il réalise cette expédition avec 52 hommes, dont 22 Français, qui lui ont suffi pour "conquérir l'immensité" (p.85). Raspail se plaît à souligner l'extrême modestie des effectifs qui occupent les forts : à Chambly, 20 soldats et une cinquantaine d'auxiliaires hurons (p.40). Le capitaine d'Escarbanac – gascon comme le nom l'indique – n'a besoin que de 4 hommes pour tenir un poste, parce qu'il peut compter sur l'amitié de la tribu voisine et de son sachem (p.255).

La "longue mémoire" des Indiens explique la fidélité à la France des Hurons, du reste largement métissés, du fait des unions mixtes (et catholiques). En 1763 et dans la suite, des tribus essaient de résister aux Anglais; leurs chefs déclarent "le roi de France est notre père" et ils affirment, comme Pontiac, vouloir mourir français (p.328); le signe de ralliement qu'ils se donnent est "l'étendard blanc fleurdelysé d'or des rois de France" (p.323).

A l'insistance avec laquelle Raspail évoque une "nation franco-indienne" ébauchée, mais avortée, on mesure son patriotisme nostalgique (p.229). Mais le traité de Paris est signé, il faut s'y conformer : entre 1763 et 1765, la Louisiane se vide, dans une "longue hémorragie"; les Français évacuent les forts, abandonnant à leur sort, c'est-à-dire aux représailles des Anglais, leurs alliés indiens : cet abandon est, pour Raspail, l'occasion d'en évoquer d'autres, qu'il n'a pas besoin de préciser, et "qui navrèrent le cœur et l'âme de bien des officiers français, déchirés entre leurs promesses, leur conscience et les ordres reçus" (p.328). En inventant *a posteriori* un Pikkendorff français en garnison au fort de Chartres, Raspail fait de lui un officier perdu, qui démissionne de son grade pour rejoindre la résistance indienne, dans laquelle il disparaît (*Hurrah Zara*, p.68 sq.).

Pour finir, il ne résiste pas à l'envie de lancer une pointe contre Washington, le glorieux premier président des Etats-Unis, en rappelant que celui-ci, jeune officier anglais, "commandant des milices de Virginie au nom du roi George III", avait commencé sa carrière en se battant contre les Indiens, et contre les Français, à qui il devra, quelque vingt ans plus tard, la victoire des Insurgents et l'indépendance de l'Union (p. 297 et 324) : l'histoire a de ces ironies...

L'implantation de la France dans le Nouveau Monde s'est faite au nom du roi, mais le trône étant inséparable de l'autel, la religion catholique y a largement contribué. Quand Frontenac prend possession du territoire où il va construire – en huit jours ! – le fort qui portera son nom, Raspail note avec approbation que la cérémonie comporte le chant du *Te Deum* et du *Vexilla regis*.

Il évoque volontiers les missionnaires qui ont travaillé à l'évangélisation des Indiens, comme les quatre religieuses des "Sœurs grises" de Montréal, parties dans le "nord du nord" de la baie d'Hudson, où elles sont restées dix ans sans revenir : les Indiens Crees y sont toujours catholiques (p.156). Une belle image de la foi neuve et fervente des convertis est la mort chrétienne d'un Huron, tué dans un combat à côté d'un Français, sur le corps de qui il trace un signe de croix (p.95).

Les Jésuites ont été les premiers et les principaux artisans de l'évangélisation. Un P. Allouez fonde la mission St-François-Xavier en 1669, et baptise des milliers d'Indiens. Quand le P. Marquette y arrive quatre ans plus tard, "c'est deux cents canots qui l'ont escorté (p.263). Ce dernier, de son côté, avait fondé en 1671 la mission St-Ignace et "son rayonnement s'étendait à des dizaines de lieues à la ronde" (p.226) : peut-être "le prestige des Français" y était-il pour quelque chose, mais, plus encore, "la charité, la douceur du message évangélique" qui, pour ces populations souvent sanguinaires, était "une sorte de délivrance" (p.227).

Le P. Marquette mourut d'épuisement, le 16 mai 1673, dans une misérable cabane, au bord de la rivière de la Civette, au pays des Illinois; ses compagnons l'ensevelirent chrétiennement sur place. Deux ans plus tard, des Algonquins, convertis ou non, mais qui tous le vénéraient comme un grand Ancien, retrouvèrent sa tombe et lui firent des funérailles grandioses, à la mode indienne, dont Raspail décrit les rites, ému et non choqué de voir un prêtre honoré par ces coutumes encore païennes. Des dizaines de canots escortèrent la barque qui portait les ossements du Père jusqu'à la mission St-Ignace : véritables "funérailles nationales, célébrées spontanément par une nation franco-indienne qui ne verrait jamais le jour " (p.229).

Les jeunes canotiers eux-mêmes sont amenés à sacrifier à un rite païen : un certain "oiseau-roc", qui domine une falaise abrupte, était respectueusement salué par leurs devanciers; faut-il les imiter, ou passer outre ? Sans trop d'état d'âme, le chef de file prononce : "saint Oiseau-Roc priez pour nous", et deux de ses compagnons répondent : "amen" (p.146); quant au dernier, sceptique et blagueur – ce qui déplaît à Raspail – il "se plante" le lendemain, lui et son canot, sur un rocher; simple coïncidence ?..

A cinquante ans de distance, l'auteur prend soin de justifier l'observance de ce salut en invoquant la pratique de l'Eglise des premiers siècles, qui christianisait des usages et des lieux païens. Même le scoutisme de Baden-Powell, qui montre avec insistance dans la nature l'œuvre de Dieu, n'est-il pas une sorte de "paganisme récupéré" (p.146) ? Cette remarque amène Raspail à poser une question qui ne manque pas de pertinence : "nos écolos voient-ils dans la nature l'œuvre de Dieu ? Sinon, à qui et à quoi se réfèrent-ils ?" (p.147).

A plusieurs reprises, hors de tout contexte proprement religieux, les jeunes gens, et Raspail lui-même, manifestent leur sens du sacré par une piété quasiment filiale à l'égard de ceux qui les ont précédés, à l'égard d'un passé, d'une tradition auxquels ils sont fidèles : le récit, par le P. Hébert, de l'héroïque combat du Fort-Carillon, dont les défenseurs se firent tuer jusqu'au dernier, a la même grandeur presque liturgique que le récit de Camerone lu chaque année, le 30 avril, dans les unités de la Légion (p.96); un coureur des bois nommé Cadieux résiste toute une journée à un fort parti d'Iroquois puis, avant de mourir chrétiennement, il écrit une plainte, retrouvée plus tard près de son corps; cette plainte était lue pieusement devant les équipages qui passaient par là, et le jeune Raspail la lit, non moins pieusement, devant ses compagnons (p.130).

Lors d'un "portage", les riverains venus en spectateurs emboîtent le pas aux canotiers, qui se trouvent peu à peu à la tête d'une véritable procession, dont le terme sera le monument au P. Marquette : le mouvement de curiosité s'est mué en cérémonie du souvenir. Mieux : à Quincy, les jeunes gens sont reçus par des officiels en costume cravate, mais coiffés de plumes multicolores et tirant gravement sur des calumets. Etonnement - compréhensible : à quoi rime cette mascarade ? – Ce n'est pas une mascarade, mais, là encore, une pieuse cérémonie du souvenir : pour accueillir l'équipe Marquette, au lieu de prononcer un discours de son cru, le maire-sachem déclame le poème indien de Longfellow *Hiawatha* qui retrace la rencontre du grand chef des Illinois et du P. Marquette, deux siècles et demi plus tôt (p.314).

Sans complexe, Raspail se déclare catholique romain, et les quatre canotiers appartiennent aux Scouts de France – qui, en 1949, n'étaient pas "cette espèce d'ONG socio-culturelle molle et édulcorée" qu'ils sont devenus depuis (p.106). Jugement peut-être sévère, mais il faut bien dire que Raspail n'aime pas les changements qui se sont produits dans l'Eglise depuis le concile Vatican II, pour lequel il lui arrive, ailleurs, de n'être pas tendre. Dans *Les Chemins d'eau*, il se contente de quelques allusions rapides, mais significatives, qu'il évoque "l'ombre brouillée du Concile" (p.28) ou "le raz de marée conciliaire" (p.105) ou encore "la grande débandade de l'Eglise du Québec" (p.38) – et d'autres Eglises, ailleurs, pense-t-il sans doute.

Même s'ils n'y sont pas quotidiennement fidèles, les quatre scouts récitent ou chantent prière du matin et prière de soir, dans lesquelles, à l'époque, Dieu est encore vouvoyé (p.161). Pour mieux lutter contre le courant, ils rament, non assis sur le banc de nage, mais à genoux, dans la position de "prière de combat" ou de "combat en prière" (p.134). Comme leurs devanciers, ils invoquent notamment Sainte Anne et la Sainte Vierge avant d'affronter un rapide et, l'obstacle franchi, ils ne manquent pas de les remercier (p.121-123 et 183). Une

médaille de Notre-Dame des Voyageurs, clouée à l'avant de leurs canots par le vieux Moïse Cadorette (p.27), "sans doute (les) guidait" et les protégeait (p.188).

Enfin, ils montrent aussi leur piété en recherchant, au cours de leurs escales ou de leurs portages, les croix de bois érigées par les survivants à la mémoire des victimes des rapides, ces croix qui "avaient sacralisé ces lieux" (p.124). Ce faisant, ils montrent bien ce qu'ils veulent être dans leur expédition : des "pèlerins" marchant, ou ramant, sur les traces de ceux qui les ont précédés, rendus proches par le soin pieux avec lequel ils entretiennent leur souvenir.

## **CONCLUSION**

En résumé, on peut dire qu'avec ces *Chemins d'eau du roi*, à travers le récit d'une grande aventure sportive, Jean Raspail fait surtout celui d'une épopée bien mal connue, celle des Français dans le Nouveau Monde qu'ils découvraient. Il remplit ainsi un devoir de mémoire, comme on dit volontiers, à propos, souvent, de pages d'histoire qui ne méritent pas tant d'honneur. Il est de bon ton, aujourd'hui, de faire silence sur les gloires de notre passé, et de célébrer nos défaites plus que nos victoires, Trafalgar et non Austerlitz. Raspail, lui, prend plaisir à rappeler à ceux qui l'ont oublié – à moins qu'ils ne l'aient jamais su – que, de 1554, avec Jacques Cartier, jusqu'au traité de Paris de 1763, une immense partie de l'Amérique est devenue française, conquise plus souvent par l'audace, le prestige et l'amitié que par la force des armes.

Certes, ce plaidoyer de la mémoire ne fera pas revenir la grande Louisiane dans le giron de la France, et l'on peut toujours penser que rendre hommage à un passé révolu, exciter peut-être des regrets à son propos, est un effort stérile, inutile – un simple baroud d'honneur. Mais peut-être l'honneur n'est-il pas inutile...